LE PERRUQUIER

DE L'OPÉRA,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. A. DE PEELLAERT,

Répresentée pour la première fois, à Bruxelles, sur le théâtre des Nouveautés, le 8 Décembre 1844.



A BRUXELLES.
J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-EDITEUR,
RUE DES PIERRES, 46.

—

1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE BRÉVANNES.	Mme Laloy.
Mme DE BELLECOUR, (Amélie).	Mme Montdidier.
M. DE BELLECOUR, (Alfred).	M. Delcour.
SUZANNE, filleule de Mme de Brévannes.	Mlle Georgina.
POLLIDORE, perruquier de l'Opéra.	M. Breton.
Un Domestique de Mme de Brévannes.	M. Hyppolite.

La scène se passe au château de Mme de Brévannes, près de Paris, en 178..

LE PERRUQUIER DE L'OPÉRA,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon. Portes au fond. A gauche, porte d'un cabinet de toilette. Une table avec des livres. Chaises. A droite, porte de cabinet et un paravant placé pour en intercepter l'air, mais ouvert du côté du public.

SCENE I.

LA DOUAIRIÈRE DE BRÉVANNES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Une lettre pour Mme la baronne.

Mme DE BRÉVANNES.

Donnez...

Lisant.

« Ma chère dame,

« Après de pénibles recherches, j'ai découvert « l'hommequ'il vous faut. Moyennant cinquante louis, « il jouera tous les rôles que vous lui destinez... sa « tournure et son esprit serviront à merveilles vos « projets. Comptez toujours sur le plus dévoué de vos « adorateurs, « LE VICOMTE. »

Parlant.

Il m'a tenu parole et j'attendais avec impatience l'individu en question... (*Au Domestique.*) Quelle est la personne qui vous a remis ce billet?

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui attend dans l'antichambre et qui se fait nommer le Président de Montyon.

Mme DE BRÉVANNES.

Faites entrer... J'ai donc l'espoir de venger ma

nièce et mon sexe, en ramenant un volage aux pieds de sa femme.

SCENE II.

Mme DE BRÉVANNES, POLLIDORE, *costume tout en noir, nombreuses révérences.*

Mme DE BRÉVANNES.

Je vous remercie, monsieur, de l'empressement que vous avez mis à vous rendre ici.

POLLIDORE.

AIR *d'un fils on me menace.*

Dans l'ardeur qui m'enflamme,
J'ai hâte d'accourir.
Vous me voyez, madame,
Tout prêt à vous servir.
Sur une aile légère
Vers vous j'ai pris l'essor.
Je ne veux que vous plaire...
Et vingt-cinq louis d'or.

Vingt-cinq louis ont alimenté mon zèle et précipité mon voyage, d'autant plus qu'on m'en a promis vingt-cinq autres.

Mme DE BRÉVANNES.

C'est convenu... Le vicomte vous a-t-il mis au fait du personnage que vous avez à remplir?

POLLIDORE.

Il m'a dit simplement de me faire annoncer sous le nom de Président de Montyon, et que vous m'instruiriez du reste.

Mme DE BRÉVANNES.

C'est bien... (*L'examinant.*) Le vicomte ne m'a pas trompé... tournure élégante.

POLLIDORE, *à part.*

Est-ce qu'elle voudrait être arrangée de mes mains? (*Haut.*) Vous vous y connaissez, madame.

Mme DE BRÉVANNES.

Démarche imposante!

POLLIDORE.

Des manières qui sentent diablement le beau monde!

Mme DE BRÉVANNES.

Quels sont vos talens, vos qualités?

POLLIDORE.

Mes talents?... pour en finir plus vite, je pourrais vous citer ceux qui me manquent... Quant aux qualités!... ma modestie me défend de les énumérer.

Mme DE BRÉVANNES.

Venons au fait... J'ai une nièce charmante...

POLLIDORE.

Comme sa tante...

Mme DE BRÉVANNES.

Flatteur!... que j'ai marié il y a six mois, au baron de Bellecour.

POLLIDORE.

Comme c'est heureux!... pour M. le baron.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous n'y êtes pas... Le baron, léger comme tous nos grands seigneurs, ne s'est pas même donné le temps d'apprécier les qualités de sa femme, et le lendemain des noces... ah! c'est affreux!...

POLLIDORE.

Oui, pour Mme la baronne.

Mme DE BRÉVANNES.

Il fallait à mon neveu des plaisirs bruyants, du scandale, une maîtresse en titre, et c'est à l'Opéra qu'il a choisi sa divinité !

POLLIDORE.

Nommez-la moi, car je connais toutes ces beautés.

Mme DE BRÉVANNES.

Mlle Silvia.

POLLIDORE.

Impossible!... l'envoyé de Danemarck est au mieux avec elle.

Mme DE BRÉVANNES.

Ma nièce délaissée s'abandonnait au plus vif chagrin, lorsque je parvins à la distraire en la conduisant aux spectacles et dans les promenades... Un beau cavalier parvint à lui plaire et cela sans lui avoir jamais parlé et même sans le connaître. Après quelques informations, j'appris qu'il s'appelait le Président de Montyon, et qu'il allait s'embarquer pour les Indes. Le hazard m'offrit un moyen inespéré de calmer le désespoir d'Amélie. Je vous vis, et votre ressemblance avec le beau cavalier, m'inspira l'idée de vous faire passer pour lui.

POLLIDORE.

C'est faire son éloge incontestablement !

Mme DE BRÉVANNES.

J'ai supposé des lettres dont je suis l'auteur et qui peignent un amour brûlant... avec votre esprit, il vous sera facile de continuer de plaire à ma nièce...

POLLIDORE.

C'est fait, madame... Mais, le but de tout ceci?...

Mme DE BRÉVANNES.

C'est d'inspirer assez de jalousie au mari, pour le ramener aux pieds de sa femme.

POLLIDORE.

Motif louable et qui me flatte infiniment ; mais si, au lieu de rendre un mari à sa femme, j'allais enlever la femme au mari ?... cela s'est vu !

Mme DE BRÉVANNES.

Je serai là pour empêcher les choses d'aller aussi loin.

POLLIDORE.

Ne serait-il pas convenable de me mettre au courant du personnage que je vais jouer ?

Mme DE BRÉVANNES.

Sans doute, et je vais... O contretemps !... voici ma nièce, tenez-vous bien...

SCENE III.

AMÉLIE, Mme DE BRÉVANNES, POLLIDORE.

AMÉLIE.

Eh quoi ! ma tante, déjà au salon ?... ah ! pardon, je vous dérange, peut-être ?...

Mme DE BRÉVANNES.

Au contraire !... (*Bas à Pollidore.*) Avez-vous remarqué comme elle a rougi en vous voyant ?

POLLIDORE, *bas à Mme de Brévannes.*

J'en ai fait rougir bien d'autres !

Mme DE BRÉVANNES.

Permettez-moi, Amélie, de vous présenter le Président de

POLLIDORE.

Monchignon.

Mme DE BRÉVANNES.

Hein !... Montyon.

AMÉLIE.

Monsieur serait ?...

POLLIDORE.

Lui-même !...

Mme DE BRÉVANNES.

Une affaire des plus importantes a conduit le Président dans nos environs, et il eut cru manquer à toute bienséance, s'il n'était venu nous présenter ses hommages.

POLLIDORE, *à Amélie.*

Ah ! madame, ne croyez pas tout ce que votre tante peut dire de flatteur à mon égard.

Mme DE BRÉVANNES, *bas à Pollidore.*

Assez !... (*Haut.*) Votre voyage aux Grandes-Indes n'a pas été de longue durée ?

POLLIDORE.

Certainement non, Mme la baronne... le temps nécessaire pour y recueillir une succession des plus... colossales.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous y avez donc des parens ?

POLLIDORE.

Horriblement riches !... des princes, des ducs, des comtes de la plus haute extraction.

Mme DE BRÉVANNES, *bas à Pollidore.*

Ménagez vos termes... (*Haut.*) Vous avez espéré que ce voyage vous guérirait d'un fatal amour ?

POLLIDORE.

Ah! ne renouvelez pas la douleur cuisante qui me déchire... les entrailles!... mais peut-on aimer tout seul, quand il faut être deux pour se le dire?... C'est alors que je confiai au papier les expressions d'un sentiment qui... d'un sentiment que... (*Bas à Mme de Brévannes.*) Aidez-moi donc à sortir de ce sentiment!...

Mme DE BRÉVANNES.

Ah ! Président, que vos lettres sont brûlantes!

POLLIDORE.

Dites, inflammatoires, madame.

Mme DE BRÉVANNES.

Que je serais flattée d'être l'objet!...

POLLIDORE.

Il n'y a pas de quoi !

Mme DE BRÉVANNES.

Je sais combien de passions vous avez inspirées!

POLLIDORE.

Vous me confusionnez considérablement!

Mme DE BRÉVANNES.

Les jalousies que vous avez fait naître...

POLLIDORE.

C'est incalculable!

Mme DE BRÉVANNES.

Les conquêtes dont vous pouvez vous vanter!

POLLIDORE.

J'ai fait tourner la tête aux plus belles femmes de la cour!... (*A part.*) pour les poudrer à blanc.

Mme DE BRÉVANNES.

Ah! qu'elle doit être heureuse celle qui l'emporte sur tant de rivales!...

POLLIDORE.

Vous me faites rougir !... de grâce, finissons un entretien où ma modestie est au martyre !

Mme DE BRÉVANNES.

Président, nous ferez-vous l'honneur d'assister à la fête que je donne ce soir ?

POLLIDORE.

Je vous ferai cet honneur, et à moi aussi...

Mme DE BRÉVANNES.

Nous aurons spectacle et bal... Dans une heure, Mlle Silvia et Florimont seront ici pour la répétition.

POLLIDORE, *à part.*

Oh ! ils vont me reconnaître !

Mme DE BRÉVANNES.

Mon cher Président, j'ai fait préparer votre appartement... (*Bas.*) une mansarde fort commode... (*Haut.*) Je vais donner les ordres pour qu'on vous y conduise...

Elle sonne, un Domestique paraît.

POLLIDORE, *à Amélie.*

Ah ! madame, combien je suis sensible à l'accueil que vous daignez me faire !... l'on ne m'avait pas trompé en vous peignant comme un ange de beauté et d'esprit !

AMÉLIE.

Vous n'êtes pas difficile, monsieur, car je n'ai encore rien dit.

POLLIDORE.

Vos yeux parlent pour vous, et c'est une éloquence muette, assurément.

Mme DE BRÉVANNES.

Qu'il est aimable !...

ENSEMBLE.

AIR *de Lucie.*

POLLIDORE, *à part.*

Pour captiver ses yeux, son cœur,
Employons aimable finesse;
Bientôt l'aveu de ma tendresse
Va triompher de sa rigueur!

Mme DE BRÉVANNES, *à Pollidore.*

Pour captiver ses yeux, son cœur,
Employez aimable finesse;
Et l'aveu de votre tendresse
Va triompher de sa rigueur!

AMÉLIE, *à part.*

Pour triompher de ma rigueur,
Faut-il employer la finesse?
Un mot, un regard de tendresse,
Pourraient seuls attendrir mon cœur!

(Pollidore suit le Domestique.)

SCENE IV.

Mme DE BRÉVANNES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ah! ça, ma tante, veuillez me donner l'explication de tout ceci, car je n'ai pas compris un mot de votre conversation avec le Président.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous n'avez pas deviné que cet homme vous adore, et c'est pour vous seule qu'il s'est introduit ici?

AMÉLIE.

J'ai tout lieu d'en douter!

Mme DE BRÉVANNES.

Apprenez que depuis un mois j'ai, par prudence,

retenu toutes les lettres qu'il vous adressait et qui contiennent l'expression de la passion la plus forte !...

AMÉLIE.

Pourquoi m'avoir caché ?...

Mme DE BRÉVANNES.

Devais-je troubler votre tranquillité ?... mais il fallait punir un mari volage et lui faire éprouver les tourmens...

AMÉLIE.

Ah ! je ne consentirai jamais !...

Mme DE BRÉVANNES.

Voilà ce que je craignais... Ah ! ma chère enfant, c'est notre faiblesse qui fait toute la force des maris... montrons du caractère, et bientôt nous les verrons soumis.

AMÉLIE.

Mais ma réputation, mon honneur ?...

Mme DE BRÉVANNES.

Ne courent aucun risque... il suffit d'inspirer de la jalousie à votre époux... Déjà, par mon adresse, j'ai su l'attirer ici une première fois, et quand il saura que le Président de Montyon est au château, vous le verrez accourir de suite... je l'attends aujourd'hui même.

AMÉLIE.

Oui, pour voir ma rivale, cette Silvia, qui doit paraître dans votre fête.

Mme DE BRÉVANNES.

Encore une prévoyance de ma part, car la comparaison sera toute à votre avantage... Enfin, apprenez que j'ai fait remettre à votre mari une lettre du Président... Vous jugez de sa surprise et de son désespoir...

AMÉLIE.

Qu'il sera malheureux !

Mme DE BRÉVANNES.

Je l'espère bien... par ce moyen, je vais venger toutes les femmes délaissées, et il n'en manque pas.

AMÉLIE.

Mais si l'amour du Président ?...

Mme DE BRÉVANNES.

Ne craignez rien... je serai là... N'entends-je pas le bruit d'une voiture ?... en effet !... (*A la fenêtre.*) C'est le baron... ne vous l'avais-je pas prédit ?

AMÉLIE.

Une femme l'accompagne !

Mme DE BRÉVANNES.

C'est Suzanne, ma filleule, que j'ai placée à Paris, chez une marchande de modes...Que peut-elle me vouloir?... Les voici !

AMÉLIE.

Je me retire... je veux d'abord éviter la présence de mon mari.

Mme DE BRÉVANNES, *seule*.

Tout va selon mes désirs, et mon inconnu amènera le dénouement.

SCENE V.

SUZANNE, Mme DE BRÉVANNES, ALFRED.

ALFRED.

Permettez-moi, ma chère tante, de vous offrir mes respects et de vous remettre en mains propres cette jeune personne confiée à mes soins.

SUZANNE.

Oui, ma marraine, j'avais besoin de vous voir, de vous faire part du bonheur qui m'attend, et j'ai profité de l'offre de M. le baron pour l'accompagner jusqu'ici.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous me direz, mon enfant, ce qui vous amène?

SUZANNE.

Ce sera bientôt fait... Il s'agit de mon mariage, pour lequel je viens demander votre consentement.

Mme DE BRÉVANNES.

Je vous l'accorde ainsi qu'une dot, si le prétendu mérite votre amour.

SUZANNE.

Ah! c'est un homme du beau monde, qui fréquente les meilleures maisons de la capitale, et tient, entre ses mains, les têtes les plus hupées du royaume. En un mot, c'est M. Pollidore, le perruquier de l'Opéra.

Mme DE BRÉVANNES.

C'est un parti trop convenable pour ne pas l'approuver.

SUZANNE.

Et puis, un homme de génie, au courant de toutes les modes nouvelles, jouant l'opéra en société à faire crier miracle, capable de remplacer le premier artiste qui se dit malade.

AIR *de l'Héritirèe.*

Il faut l'entendre quand il chante
De Castor le rôle important ;
Sa voix est grave ou bien touchante,

Mon cœur s'émeut en l'écoutant,
Et j'en pleure comme un enfant.
On prétend, mais c'est calomnie,
Qu'il chante faux par-ci, par-là ;
Quand je l'entends, je suis ravie,
Et, moi, je l'aime comme ça !

Mme DE BRÉVANNES.

Que n'est-il ici ?... il pourrait nous être utile à la fête de ce soir.

SUZANNE.

M. le baron m'a prévenu en route de vos projets, et je suis aise d'être arrivée à temps.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous m'aiderez, Suzanne, et vous ferez les honneurs de l'office.

SUZANNE.

Volontiers !

Mme DE BRÉVANNES.

Consertez-vous avec Mme de Bellecour, et bientôt j'irai vous rejoindre.

SCENE VI.

ALFRED, Mme DE BRÉVANNES.

Mme DE BRÉVANNES.

Quant à vous, M. le baron, je ne doute pas qu'un motif plus engageant que ma fête, ne vous ai attiré au château ; n'importe... mais, vos visites sont si rares, que l'on doit se croire heureux de vous recevoir, sans en chercher la cause.

ALFRED.

De graves occupations !....

Mme DE BRÉVANNES.

Sans doute, cela se conçoit. La cour et le théâtre réclament tout votre temps.

ALFRED.

Ah ! madame...

Mme DE BRÉVANNES.

Rassurez-vous, on ne vous en veut pas... Depuis que ma nièce, grâce à mes conseils, a pris le sage parti de reparaître dans le monde, qu'elle avait quitté un instant, nous avons vu un essaim d'adorateurs voltiger autour de nous.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Les jeunes gens alors dans nos sallons,
Fuyaient mon front chargé d'années,
Craignant de voir de trop près les sillons
De mes temps déjà fânées.
Mais, ô pouvoir souverain de l'amour !
La scène change, on m'entoure, on me presse,
Et chacun arrive à son tour
Me faire un petit doigt de cour...
Afin de mieux plaire à ma nièce.

Déjà, M. le Président de Montyon...

ALFRED.

Eh bien ?

Mme DE BRÉVANNES.

C'est le plus assidu de nos courtisans.

ALFRED.

Je le sais.

Mme DE BRÉVANNES.

Ah ! vous savez ?... D'ailleurs, vous n'aimez pas votre femme... et vous n'êtes pas jaloux.

ALFRED.

C'est-à-dire que je devrais supporter...

Mme DE BRÉVANNES.

C'est justice... Nous connaissons votre passion pour la Silvia... et, loin de chercher à la combattre, c'est à la demande d'Amélie que j'ai invité cette charmante actrice, persuadée que sa présence attirerait la vôtre .. j'ai deviné juste... mais, de notre côté, nous réunissons une société choisie... vous en jugerez bientôt vous-même. Jusqu'à présent, le Président seul...

ALFRED.

Il est ici?

Mme DE BRÉVANNES.

Depuis ce matin.

ALFRED.

Je ne souffrirai pas!...

Mme DE BRÉVANNES.

N'allez pas faire paraître que son arrivée vous contrarie... on se rirait de vous... un mari jaloux!... mais c'est du dernier ridicule... Songez que nous aurions aussi le droit de nous fâcher, et cependant nous recevons la belle Silvia... Convenez que l'on n'est pas plus indulgent!

ALFRED.

Mais, le Président s'est déjà permis...

Mme DE BRÉVANNES.

Quoi donc?... vous m'inquiétez!...

ALFRED.

Une lettre d'amour, adressée à Mme de Bellecour, m'est tombée, par hasard, entre les mains.

Mme DE BRÉVANNES.

N'est-ce que cela... Combien n'en avez-vous pas écrites qui n'étaient pas destinées à votre femme?

ALFRED.

Quel est cet homme?... un chevalier d'industrie. Je le croyais depuis longtemps aux Indes.

Mme DE BRÉVANNES.

Il paraît qu'il en est revenu.

ALFRED.

Mais enfin, s'il allait me compromettre?...

Mme DE BRÉVANNES.

Fi donc... un homme du beau monde! Vous le verrez, et je ne doute pas que vous aurez pour lui les égards qui lui sont dûs. D'ailleurs, chez moi, j'ai le droit d'exiger que l'on respecte les convenances.

ALFRED.

Vous serez obéie.

Mme DE BRÉVANNES.

Plus tard vous me remercierai, je l'espère, de ce que je fais aujourd'hui pour vous... (*A part, en sortant.*) Tout va bien.

SCENE VII.

ALFRED, *seul.*

Au fait, pourquoi serais-je jaloux? m'a-t-on consulté pour me marier?

AIR *des Dettes.*

Sur l'ordre exprès de vos parens,
On vous marie à dix-sept ans,
C'est ce qui vous désole.
Pour soutenir l'éclat d'un nom,

On épouse une femme à million,
C'est ce qui vous console.

La femme est gauche et sans esprit ;
Aussitôt qu'elle parle, on rougit,
C'est ce qui vous désole.
Pour l'oublier bien vite on prend
Maitresse au tendre sentiment,
C'est ce qui vous console.

Aussi, le lendemain des noces, j'ai repris mon train de vie... c'est si amusant!...tandis que ma femme, si gauche, si timide !... je n'aurais jamais pu me décider à la présenter dans le monde... Je conviens cependant, il y a deux mois, lorsque je la revis pour la première fois depuis notre mariage, qu'elle était changée à son avantage; mais elle n'aura jamais les grâces, les talens de ma divine Silvia. Mme de Brévannes avait raison... c'est la présence de cette charmante syrène qui m'a attiré ici. Voilà six jours que je n'ai pu la voir, c'est un siècle... et, dans quelques heures... Ah!... ma femme... elle me paraît encore embellie... Si j'étais jaloux?

SCENE VIII.

AMÉLIE, ALFRED.

AMÉLIE, *à part.*

Ma tante m'a prévenu du rôle que je dois jouer... (*Haut, en saluant.*) On vient de m'apprendre votre arrivée, monsieur, et j'ai cru de mon devoir...

ALFRED.

Je vois avec plaisir que vous mettez à profit les sages leçons que vous avez reçu au couvent.

AMÉLIE.

Plus d'une fois on m'a instruit de ce que je devrais un jour à mon mari.

ALFRED.

Obéissance et confiance.

AMÉLIE.

L'on nous apprenait aussi quels seraient les devoirs d'un époux. Protection et indulgence.

ALFRED.

C'est bien.

AMÉLIE.

Je viens m'informer de l'état de votre santé.

ALFRED.

C'est convenable.

AMÉLIE.

Moi, je me porte à merveille, surtout depuis que j'accompagne ma tante dans toutes les sociétés. Au couvent l'on m'a dit qu'on pouvait se présenter partout sous cet égide.

ALFRED.

Sans doute, une tante... c'est fort respectable.

AMÉLIE.

D'abord, j'étais si embarrassée, si timide... mais, cela n'aduré que peu de jours... bientôt on m'a trouvé charmante... Je me suis vu entourée d'une foule de jeunes gens plus aimables les uns que les autres...d'abord, j'y étais indifférente; ensuite, j'en ai distingué plusieurs; enfin, un seul m'a paru digne de fixer mon attention...

ALFRED.

Le Président de Montyon?

AMÉLIE.

Quoi !...vous savez déjà?... alors, je ne chercherai pas à vous le cacher... mais je ne l'aime pas... du moins jusqu'à présent.

ALFRED.

Il est donc bien séduisant?

AMÉLIE.

Romance de Téniers.

Il me plaignait, et dans mon âme
Je sentais naître le bonheur.
Il est si doux pour une femme
De pouvoir épancher son cœur!
Près de lui, je croyais encore
Oublier un époux, hélas!
Que vous importe, s'il m'adore,
Puisque vous, vous ne m'aimez pas?

Il venait chez ma tante, et là, en sa présence, nous répétions des morceaux de musique; car, depuis ma sortie du couvent, j'ai cultivé avec soin cet art que vous aimez tant... je danse aussi avec grâce!

ALFRED.

Vous, Amélie, qui paraissiez si indifférente à tout!

AMÉLIE.

J'avais tort, j'en conviens... J'ignorais que pour continuer à plaire, il faut chaque jour paraître nouvelle; et, pour y parvenir, un peu de coquetterie est nécessaire... une toilette simple, mais de bon goût...

ALFRED.

En effet... je n'y avais pas encore pris garde.

AMÉLIE.

Une conversation où l'esprit ne brille jamais aux dépens du cœur.

ALFRED.

Que de raison.

AMÉLIE.

Enfin, c'est en s'occupant des arts qu'une femme sait se rendre intéressante, sans que la calomnie ou l'envie ne viennent troubler sa paisible existence.

ALFRED.

C'est charmant!

AMÉLIE.

Voilà, monsieur, ce que j'ai appris depuis deux mois.

ALFRED.

Depuis que le Président de Montyon?...

AMÉLIE.

C'est possible!

ALFRED.

Vous avez donc consenti à recevoir ses lettres?

AMÉLIE.

Je ne les ai jamais lues.

ALFRED.

Vous cherchez à me tromper.

AMÉLIE.

Ne vous dois-je pas confiance entière?

ALFRED.

Et obéissance... Il ne faut plus recevoir le Président!

AMÉLIE.

Ce serait offenser ma tante qui en fait tant de cas; et puis... qui me plaindrait?

ALFRED.

Votre sort est-il si malheureux!... J'avoue que de

graves occupations m'ont tenu éloigné de vous plus que je ne voulais; mais, je puis réparer le temps perdu.

AMÉLIE.

Ma tante m'a tout appris, et je sais combien vous êtes coupable.

ALFRED.

Ne croyez pas, Amélie, ces bruits calomnieux... Le monde est si méchant !

AMÉLIE.

Vraiment ! ah ! j'en serais enchantée... pour vous ; car, pour moi... vous m'avez épousée par convenance.

ALFRED.

Je ne vous connaissais pas alors.

AMÉLIE.

Moi, je vous aimais déjà.

ALFRED.

Il serait possible ! Mais pourquoi me l'avoir caché ? vous rougissez !... si je pouvais espérer encore... nous sommes seuls... qu'un baiser du moins...

AMÉLIE.

Si l'on nous apercevait, nous serions couverts de ridicule... un mari embrasser sa femme, et en plein jour !...

Au moment où Alfred va embrasser Amélie, Mme de Brévannes et Pollidore paraissent à la porte du fond.

AMÉLIE.

O ciel !... ma tante avec le Président !...

ALFRED, *à part.*

O contretemps !... que je hais cet homme !...

SCENE IX.

POLLIDORE, Mme DE BRÉVANNES, AMÉLIE, ALFRED.

Mme DE BRÉVANNES.

Mon cher neveu, permettez-moi de vous présenter M. de Montyon !

ALFRED, *à part.*

C'est étonnant !... quelle ressemblance !...

POLLIDORE, *à part.*

Eh ! c'est le petit Alfred !... tenons-nous bien.

Mme DE BRÉVANNES.

Vous le connaissez déjà de réputation.

ALFRED.

On cite monsieur pour son esprit et ses bonnes fortunes.

POLLIDORE.

Parce que je voltige de belle en belle; mais, c'est mon état, je veux dire ma vocation... je saisis toujours l'occasion par les cheveux.. C'est pour mieux cacher le secret de mon cœur.

Mme DE BRÉVANNES.

Quelle délicatesse !

ALFRED, *à Pollidor.*

Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous êtes revenu des Indes ?

POLLIDORE.

Mais, oui... (*Signe de Mme de Brévannes.*) Je crois que non.

ALFRED.

Lequel des deux ?

POLLIDORE.

C'était un voyage mystérieux... une mission diplomatique... Il fallait un homme adroit, propre à tout, et je me suis présenté.

ALFRED, *à part.*

Quel fat !

POLLIDORE.

J'ai joué mon rôle admirablement et j'attends la récompense promise.

AMÉLIE.

Quelque poste brillant !... une nouvelle ambassade !...

POLLIDORE.

Non pas !... je me suis contenté à moins, et deux beaux yeux se sont chargés de ce soin.

Mme DE BRÉVANNES, *bas à Amélie.*

Vous entendez ?...

AMÉLIE, *bas à Alfred.*

Vous comprenez ?...

ALFRED, *à part.*

J'enrage !

POLLIDORE.

Que j'avais de rivaux et de concurens !... Le marquis de Langeac prétendait avoir des droits. Le comte de Saint-Prix citait ses aïeux. Le duc de la Roche-Yon s'imaginat, parce que sa mère a tabouret à la cour, que cette mission lui était dûe... et jusqu'au chevalier de Ligny qui appuyait ses prétentions sur un motif furieusement frivole... Sa sœur est la maîtresse du ministre.

ALFRED.

Je vous fais compliment de l'avoir emporté sur tant de gens de mérite.

POLLIDORE.

Eh ! qui n'en a pas, aujourd'hui ?... Les gens de cour ont le mérite de la qualité, les financiers celui de la quantité, et le même peuple... le mérite de la résignation... D'ailleurs, les protecteurs ne me manquaient pas.

AIR *du Piége.*

Je peux citer plus d'un illustre nom,
Des grands d'Espagne et des ambassadrices,
Des ducs et pairs, des chanteurs en renom,
Plusieurs abbés et même des actrices.
Dans les boudoirs, je suis admis soudain ;
Tant ma présence est un moment de fête;
Il ne me faut jamais qu'un coup de main
Pour parvenir à leur tourner la tête.

ALFRED.

Et vous voyez ces grands personnages dans l'intimité?

POLLIDORE.

Et même dans le tête-à-tête... (*A part.*) quand je les coiffe... (*Haut.*) A propos, belle dame, quel est l'opéra que vous comptez faire jouer ce soir?

Mme DE BRÉVANNES.

Le Devin du village.

POLLIDORE.

Comme c'est heureux !... si quelque acteur vous manquait, je pourrais le remplacer : car j'ai assisté régulièrement à toutes les représentations... je suis intimement lié avec l'auteur.

Air : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Monsieur Rousseau suit toujours mes avis ;
J'ai corrigé ses vers et sa musique ,
Et mes conseils, par les acteurs suivis,
Les ont sauvés du fiel de la critique.
Grâce à mes soins , vous verrez leurs progrès :
Je vous le dis et c'est en bon enseigne;
De l'Opéra, j'ai fait tout le succès ,
En lui donnant un fameux coup de peigne.

Mme DE BRÉVANNES.

Ma nièce connalt aussi le rôle de Colette.

AMÉLIE.

Je craindrais ne pouvoir figurer convenablement à côté de M. le Président.

POLLIDORE.

Ah ! c'est trop de modestie !...

SCENE X.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE , *apportant deux lettres.*

Le courrier apporte à l'instant ces deux lettres, l'une pour Mme la baronne et l'autre... (*Reconnaissant Pollidore.*) Ah !... ce n'est pas possible !...

POLLIDORE , *à part.*

Suzanne !... comment me tirer de là !...

ALFRED.

Eh bien?

SUZANNE.

C'est bien lui !... Et l'autre lettre !... C'est à en perdre la tête !

AMÉLIE.

Parlez donc, Suzanne !

SUZANNE.

Je parierais !... c'est à s'y méprendre !

Mme DE BRÉVANNES.

Président, excusez cette jeune fille.

SUZANNE.

Lui, Président !... en êtes-vous bien sûr, monsieur ?

POLLIDORE.

Qu'est-ce à dire, ma mie ?

SUZANNE.

Jusqu'au son de voix !... ah ! je suis stupéfaite... Et l'autre lettre, pour M. de Bellecour !

Mme DE BRÉVANNES, *après avoir lu.*

Quel contretemps fatal !... par ordre du roi, il y a spectacle à Versailles, et l'Opéra y joue *Castor et Pollux.*

POLLIDORE, *à part.*

Et je n'y serai pas !... je suis perdu !

ALFRED, *à part, lisant.*

« Mon cher,

« Votre absence m'a réduit au désespoir... il ne me « restait qu'un parti à prendre... » (*Parlant.*) Je frémis!... (*Lisant.*)« et je vais passer un mois en Angle-« terre avec l'envoyé du Danemarck.

« SILVIA. »

O trahison !...

Mme DE BBÉVANNES.

Me voilà dans le plus grand embarras... heureusement, M. le Président voudra bien se charger du rôle de Colin.

POLLIDORE.

Madame, vous me voyez dans une alternative cruelle... je recevrai indubitablement l'ordre de me rendre à Versailles.

Mme DE BRÉVANNES.

M'abandonner ? quand votre présence m'est indispensable!...(*Bas.*)Songez aux vingt-cinq louis que vous devez toucher.

POLLIDORE. Quand le roi l'exige, il faut obéir.

ALFRED, *à part.*

Il part, et je reste.

Mme DE BRÉVANNES, *bas.*

Je double la somme.

POLLIDORE, *bas.*

J'accepte.

AMÉLIE.

Il serait inutile, M. le Président, de joindre ma prière à celle de ma tante.

POLLIDORE.

Un seul mot de votre part suffit pour me faire changer de résolution. Je ne partirai pas.

Mme DE BRÉVANNES.

A la bonne heure!... Songez, ma nièce, qu'il vous reste à peine le temps de préparer votre costume... Heureusement, notre magasin théâtral vous le fournira... Il faudra aussi s'occuper d'une répétition.

POLLIDORE, *à part.*

Comment diable sortir de là!... bah ! avec de l'audace et de la mémoire... comme tant d'autres !...

ALFRED, *à Mme de Brévannes.*

Vous m'excuserez, madame, je pars à l'instant pour

Paris... cette lettre m'annonce que ma présence y est indispensable.

Mme DE BRÉVANNES, *à part.*

Adieu mes projets de vengeance !... (*Haut.*) J'avais compté sur vous, mon cher neveu, pour remplacer votre femme et faire avec moi les honneurs de ma soirée.

ALFRED.

Je le voudrais en vain.

AMÉLIE.

Je n'oserais appuyer la demande de ma tante. Peut-être M. de Bellecour a-t-il aussi reçu une invitation pour le spectacle de la cour.

ALFRED.

Non, madame... il s'agit d'une affaire que je veux éclaircir par moi-même et que je ne puis remettre... Agréez mes civilités... (*Bas à Suzanne.*) Suivez-moi, Suzanne, j'ai à vous parler...

Alfred et Suzanne sortent.

Mme DE BRÉVANNES *sonne, un Domestique paraît.*

Conduisez M. le Président au magasin du théâtre... Vous y choisirez le costume qui vous conviendra... à tantôt la répétition.

POLLIDORE.

Mesdames, je suis à vous... (*A part, en sortant.*) Aucun costume ne conviendra à mon physique.

SCENE XI.

AMÉLIE, Mme DE BRÉVANNES.

AMÉLIE.

Eh bien ! ma tante ?

SCENE XI.

Mme DE BRÉVANNES.

Le départ de votre mari dérange mon projet... tout allait si bien... et déjà j'avais remarqué un mouvement de jalousie...

AMÉLIE.

Et moi aussi, j'avais cru voir qu'il se repentait de son indifférence... ses yeux semblaient s'arrêter avec plaisir sur les miens... et, je dois l'avouer, sa main avait pressé ma main avec tendresse, et même il m'avait demandé un baiser...Ah! c'est fini, il me fuit pour jamais!

Mme DE BRÉVANNES.

Pauvre enfant !

AMÉLIE.

Je vais cacher mon dépit et mon chagrin dans mon appartement, que je ne compte pas quitter de tout la journée.

Mme DE BRÉVANNES.

Je conçois et approuve cette résolution... Le spectacle n'aura pas lieu... par force majeure et moyennant cinquante louis, je cours me débarrasser de notre Président.

AMÉLIE.

Expliquez-moi...

Mme DE BRÉVANNES.

C'est un amoureux de mon invention, à qui je fesais jouer ce rôle pour mieux vous tromper, vous et votre mari.

AMÉLIE.

Je comprends à présent... Mais quel est ce personnage ?

Mme DE BRÉVANNES.

Je l'ignore... Le vicomte qui me l'a envoyé, ne me

donne aucun détail sur son état... à en juger par les noms des grands seigneurs qu'il nous a cités et le désir d'être ce soir à Versailles... il paraîtrait qu'il occupe une certaine position dans le monde... Le vicomte aurait-il voulu se jouer de nous, en m'envoyant un de ses amis ?

AMÉLIE.

Ma foi, jusqu'à présent, nous avons été dupes de sa ruse.

Mme DE BRÉVANNES.

Avant de le congédier, je veux du moins le connaître.

SCENE XII.

Mme DE BRÊVANNES, AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Sauvez-vous, mesdames, si vous ne voulez m'empêcher de gagner cent écus.

Mme DE BRÉVANNES.

Qu'est-ce à dire ?

SUZANNE.

Que M. de Bellecour m'a promis cette somme, si je consentais à l'introduire secrètement dans ce cabinet.

AMÉLIE.

Mais il vient de partir...

SUZANNE.

Par la grande porte pour mieux cacher son retour par la grille du parc... il semblait préoccupé d'une seule pensée... Suzanne, me disait-il, ne te marie jamais; car, si ton mari te trompait, tu éprouverais, comme moi, tous les tourmens de la jalousie.

Mme DE BRÉVANNES.

Vivat ! la victoire est à nous !... Venez, Amélie.

ENSEMBLE.

AIR : *Galop de la tentation.*

Mme DE BRÉVANNES *et* AMÉLIE.

Livrons-nous à l'espérance
Et portons les derniers coups ;
Puisse bientôt la vengeance
Vous / Me ramener un époux.

SUZANNE.

Sur ma foi, je ris d'avance
De la fureur d'un jaloux ;
Puisse bientôt la vengeance
Lui ramener un époux.

SCENE XIII.

SUZANNE, *seule.*

M. le baron serait-il devenu jaloux de sa femme, lui qui n'en est pas même amoureux?...c'est drôle tout de même... Mme de Bellecour aimerait-elle le Président?... Je n'en reviens pas... jamais une ressemblance plus parfaite...

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Tous les deux me semblent charmants ;
Même grâce et même élégance,
Air tendre et doux, regards piquants,
Pour moi voilà la ressemblance.
Mais l'un est fier et dédaigneux,
L'autre rempli de prévenance ;
Il faut mon cœur avec mes yeux
Pour faire entre eux la différence.

Ah ! mon Dieu ! le voilà.

SCENE XIV.

POLLIDORE, SUZANNE.

POLLIDORE.

Mesdames, je viens vous annoncer que mon costume... (*Reconnaissant Suzanne.*) Oh! là, là.

SUZANNE, *à part.*

C'est lui-même!

POLLIDORE.

Je croyais trouver ici Mme de Bellecour pour faire la répétition.

SUZANNE, *timidement.*

Dites-moi, M. le Président, n'auriez-vous pas, par hazard, un frère qui se nomme Pollidore et qui est perruquier au Grand-Opéra?

POLLIDORE.

Quelle question indiscrète, ma petite!

SUZANNE.

C'est que jamais ressemblance plus frappante... non, vrai!

POLLIDORE.

Vous le flattez, sans doute... Et quel rapport existe-t-il entre nous deux?

SUZANNE.

Dam!... il doit être mon mari, et je suis venue chercher ici le consentement de ma marraine avec une dot.

POLLIDORE, *à part.*

Comme moi... (*Haut.*) Il paraît, ma chère enfant, que vous êtes de bon goût... et si en faveur de la ressemblance, vous me permettiez un baiser...

SUZANNE.

Que dirait l'original?

POLLIDORE.

Il y a, à la Comédie Française, une pièce où un certain Jupiter prend la ressemblance du mari pour mieux tromper la femme... Ah! vous riez?... je gage que vous allez quelquefois à ce théâtre?

SUZANNE.

Avec Pollidore!...Dans la même pièce, il y a encore un certain Sosie qui ne trouve pas la chose aussi plaisante.

POLLIDORE, *l'embrassant.*

Moi, je fais comme Jupiter.

SUZANNE.

Ah! mon Dieu! vous venez de déranger ma coiffure!

POLLIDORE.

Ce n'est rien... dans un moment le désordre sera réparé... mettez-vous là.

SUZANNE.

Bah! vous voulez rire!...

POLLIDORE.

Ce n'est pas la première fois... Nous autres gens du beau monde... nous savons tout... il ne faut qu'un coup d'une main délicate...

SUZANNE.

Quel bonneur pour moi!...

POLLIDORE.

Et à force épingles!...

SUZANNE, *criant.*

Ah!...

POLLIDORE.

Ne faites pas attention...

AMÉLIE, *en dehors.*

Je rejoins le Président.

SUZANNE.

C'est la voix de madame!

POLLIDORE.

Je me sauve!

ALFRED, *entrant par la droite.*

Suzanne.

SUZANNE, *ramenant Alfred derrière le paravent.*

Silence!... voici madame:

AMÉLIE.

Où alliez-vous, M. le Président?... nous allons commencer la répétition. Suzanne, laissez-nous.

SUZANNE, *bas à Amélie.*

Le baron est là, derrière le paravent.

SCENE XV.

AMÉLIE, POLLIDORE, ALFRED, *caché.*

AMÉLIE, *à part.*

Frappons les grands coups!... (*Haut.*) Président, je compte sur votre indulgence et sur votre mémoire pour me souffler mon rôle, car je ne sais, par quelle fatale négligence, on n'a pu retrouver la partition du *Devin du village.*

POLLIDORE, *à part.*

Je suis sauvé!... (*Haut.*) Vous me voyez aussi horriblement desolé que vous, madame, et mon embarras égale le vôtre...

AMÉLIE.

Que faire alors?

POLLIDORE.

Remettre la répétition jusqu'à ce que la partition soit retrouvée, ou bien reciter les vers sans musique.

AMÉLIE.

Ce serait du nouveau !

POLLIDORE.

Cela s'est déjà vu, et je ne sais plus dans quelle ville où, pour faire honneur à un compositeur qui s'y trouvait, le directeur du théâtre fit annoncer qu'on représenterait son opéra en supprimant seulement tous les morceaux de musique, vu que les acteurs de la troupe ne jouaient que la comédie.

AMÉLIE.

C'était du moins une raison.

POLLIDORE.

Tenez-vous beaucoup à la représentation de l'opéra?

AMÉLIE.

Uniquement pour plaire à ma tante.

POLLIDORE.

Comme il y a impossibilité totale, nous cherchero quelque autre moyen d'amuser la société.

AMÉLIE.

La manière dont vous remplissez votre personnage suffira pour cela.

POLLIDORE, *à part.*

Je suis reconnu.

AMÉLIE.

Convenez que vous avez voulu nous surprendre, et que ce déguisement...

POLLIDORE.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas ce que je parais être.

AMÉLIE.

J'ai deviné, et le nom modeste de Président de Montyon cache celui de quelque grand seigneur.

POLLIDORE.

AIR *de Sommeiller encore.*

Épargnez donc ma modestie.

AMÉLIE.

Vous conviendrez que j'ai raison.

POLLIDORE.

Je conviens, divine Amélie,
Qu'on cite partout mon bon ton.
Des seigneurs, pour seul avantage,
Vantent l'éclat de leurs aïeux.
Moi, je n'en dois pas faire usage
Pour jeter de la poudre aux yeux.

(*A part.*) Ce que c'est d'avoir bon air... (*Haut.*) Ah! ce n'est pas moi qui ai trahi ce secret.

AMÉLIE.

Non, mais vos lettres spirituelles, vos regards vifs et tendres, et je ne sais quoi... d'original dans toute votre personne, m'ont appris que j'avais à redouter un amant de première qualité.

POLLIDORE, *à part.*

Au fait, puisque le mari est parti, profitons de l'occasion... (*Haut.*) Ah! madame, serais-je assez heureux d'être compris de vous?

AMÉLIE.

Je ne sais si je puis avouer...

POLLIDORE.

Avouez, madame, avouez.

AMÉLIE.

Il est si rare de trouver une âme simpathisante qui partage vos plaisirs et vos peines... il est si doux d'entendre d'une bouche chérie ces mots: je vous aime!

POLLIDORE, *à part.*

Cette femme est folle de moi... (*Haut.*) Je vais vous les répéter.

AMÉLIE.

Ce n'est que d'un époux que je puis les entendre sans rougir.

POLLIDORE.

Mais quand il y a absence.

AMÉLIE.

On doit encore savoir résister... un peu... (*Mouvement d'Alfred.*) O ciel ! on vient !...

Elle va ôter la clé de son cabinet de toilette à gauche.

POLLIDORE.

Quelle contrariété !... j'allais triompher en dépit de Suzanne.

AMÉLIE.

Nous reprendrons cet entretien. Voici la clé de mon boudoir, dans un quart d'heure j'y serai seule, et... je vous attendrai... sortez.

POLLIDORE, *à part.*

Je suis le plus fortuné des coif... des adorateurs !

SCENE XVI.

AMÉLIE, ALFRED.

AMÉLIE.

Eh quoi ! monsieur, vous étiez là, vous que je croyais loin de ces lieux. Vous nous écoutiez donc ?

ALFRED.

Oui, madame, j'ai tout entendu, et plus que je ne voulais.

AMÉLIE.

Tant mieux, cela m'épargnera la peine de vous l'apprendre, car je vous ai promis confiance entière.

ALFRED.

Cessez de plaisanter !

AMÉLIE.

Je ne puis empêcher qu'on ne m'aime et qu'on ne me le dise... de vous, monsieur, c'est différent, je n'ai rien à craindre de pareil.

ALFRED.

Ne croyez pas que je souffrirai plus longtemps les assiduités de ce fat, et je vais à l'instant !...

AMÉLIE.

Arrêtez !... évitez un éclat qui nous compromettrait tous les deux !... Si vous étiez jaloux ?

ALFRED.

Mais je le suis ! Oui, madame... c'est pour surveiller votre conduite que j'ai feint un départ précipité... c'est pour mieux connaître votre perfidie et me venger d'un rival odieux...

AMÉLIE.

Si j'avais su que vous m'aimiez à ce point; mais tout me prouvait le contraire... vos mépris, votre abandon, votre amour pour Silvia...

ALFRED.

Et vous écoutiez les discours frivoles de cet homme.

AMÉLIE.

Un mot de vous me les eut fait oublier.

ALFRED.

Vous avez consenti à le recevoir.

AMÉLIE.

Vous ne veniez jamais ici.

ALFRED.

Oh! je préviendrai ce fatal rendez-vous et plutôt la mort!...

AMÉLIE.

Oh! monsieur, il est des moyens moins violens pour empêcher qu'il n'ait lieu.

ALFRED.

Ne cherchez pas à calmer ma fureur!

AMÉLIE.

Si vous m'aimiez, comme vous le dites, vous trouveriez mille ressources pour y mettre obstacle.

ALFRED.

Ah! cruelle! ne voyez-vous pas que je vous adore? la jalousie qui me transporte, le besoin de me venger d'un rival que je déteste... Oui, je confesse mes torts, j'ai pu voir tant de charmes sans en être épris, j'ai pu écouter cette voix si douce sans en être ému... j'étais donc sourd et aveugle! Mais, aujourd'hui, j'en suis cruellement puni; car, vous, Amélie, vous ne pouvez m'aimer.

AMÉLIE.

Ingrat! je n'ai jamais aimé que vous...

Alfred tombe à ses pieds. Suzanne paraît.

Eh bien! trouverez-vous à présent un moyen pour rendre inutile la clé que je lui ai remise?

ALFRED.

Qu'il vienne au rendez-vous, et nous serons deux pour le recevoir.

SCENE XVII.

ALFRED, AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Mme la baronne désire avoir des nouvelles de la répétition.

AMÉLIE.

Dites à ma tante que tout va bien et que je suis la plus heureuse des femmes.

ALFRED.

Oui, Suzanne, dites à ma tante qu'elle sera satisfaite... de la répétition...

Ils entrent dans le cabinet à gauche.

SUZANNE.

Ma foi, voilà du nouveau, il y a donc eu un miracle!

SCENE XVIII.

POLLIDORE, SUZANNE.

SUZANNE.

J'étais chargée par Mme la baronne de m'informer du résultat de la répétition. Mme de Bellecour, qui vient d'entrer dans son boudoir, m'a dit que tout allait à merveille.

POLLIDORE, *à part.*

Elle m'attend !

SUZANNE.

Je vais porter la réponse à la maîtresse du château.

SCENE XIX.

POLLIDORE, *seul.*

Pauvre Suzanne que je trompe !... oh ! bien malgré

moi; mais cela se fait ainsi dans le grand monde... Je suis terriblement scélérat !... Quel honneur pour le corps des perruquiers, quand on apprendra que Pollidore a su captiver une baronne. Voilà qui flattera infiniment l'amour-propre des demoiselles de l'Opéra. Voici la clé... entrons .. (*Il met la clé dans la serrure.*) Il y a quelque obstacle... (*Il retire la clé, souffle dans le tuyau et la remet dans la serrure.*) Maudite clé !... elle tourne cependant.

SCENE XX.

POLLIDORE, SUZANNE, *entrant par le fond.*

SUZANNE.

Eh bien ! M. le Président, que faites-vous donc là ?

POLLIDORE, *à part.*

Suzanne !... quel contretemps !... (*Haut.*) Vous êtes bien curieuse, ma mie... et quand Mme de Bellecour a daigné me donner rendez-vous pour achever la répétition, qu'y trouvez-vous à reprendre ?

SUZANNE.

Rien, si ce n'est que vous pourriez arriver trop tard.

POLLIDORE.

Qu'est-ce à dire !... un homme comme moi se fait toujours désirer !

SUZANNE *en riant.*

Oui, à moins qu'il n'ait été prévenu...

POLLIDORE.

Je vous fais grâce de vos réflexions... Allez, ma mie, et laissez-moi en paix...

Suzanne s'éloigne en riant et Pollidore s'approche de nouveau du cabinet et met la clé dans la serrure.

SCENE XXI.

LES MÊMES, Mme DE BRÉVANNES.

Mme DE BRÉVANNES.

Eh bien ! mon cher Président ? pourquoi vouloir entrer dans le boudoir de ma nièce ?

POLLIDORE.

Moi, Mme de Brévannes !... Oh ! n'y faites pas attention... un simple motif de curiosité... (*Bas.*) entre nous, je puis vous l'avouer, c'est pour remplir le rôle dont vous m'aviez chargé, vous concevez... mon mérite a fait son effet, et je vais de ce pas...

Mme DE BRÉVANNES.

Je ne souffrirai jamais !...

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE *et* ALFRED, *sortant du cabinet de toilette.*

ALFRED.

Était-ce vous, monsieur, qui vouliez pénétrer dans le boudoir de ma femme ?

POLLIDORE.

Je... je venais...

AIR *de l'Apothicaire.*

ALFRED.

Qu'aillez-vous faire, répondez,
Dans cet asile du mystère ?

POLLIDORE.

C'était madame...

ALFRED.

Eh bien ! parlez.

POLLIDORE.

A sa demande...

ALFRED.

Téméraire !

POLLIDORE.

Pour l'opéra...

ALFRED.

L'épée en main
Craignez le courroux qui m'enflamme !

POLLIDORE.

J'allais pour jouer le Devin.

ALFRED.

Eh bien?

POLLIDORE.

J'allais coiffer madame,
Le fer en main, coiffer madame!

SUZANNE.

Je savais bien que c'était mon Pollidore, le perruquier de l'Opéra.

Mme DE BRÉVANNES, AMÉLIE, ALFRED.

Un perruquier !...

SUZANNE.

Renommé pour les coiffures à l'Oiseau royal et à la Belle-Poule, et qui deviendra mon mari lorsqu'il m'aura expliqué comment...

Mme DE BRÉVANNES.

Je m'en charge, mon enfant... M. le Président, voici la somme promise.

POLLIDORE.

Croyez-vous, madame, que ma présence soit encore nécessaire au château ?

Mme DE BRÉVANNES.

Non... on ne jouera pas *le Devin du village.*

POLLIDORE.

J'arriverai à temps à Versailles pour coiffer les divinités de l'Olympe.

SUZANNE.

Y compris Jupiter!

POLLIDORE.

Quelle bonne journée pour nous, Suzanne!

ALFRED.

Et pour nous, Amélie, quel heureux avenir!...

POLLIDORE, *au Public.*

AIR : *Qu'il est flatteur.*

Je viens réclamer l'indulgence
Pour l'œuvre qu'on donne aujourd'hui;
Elle obtiendra de l'importance,
Si vous lui prêtez votre appui.
Qu'en faveur de mon personnage
Le succès par vous soit chauffé;
Ne faites pas mentir l'adage :
Un Perruquier est né coiffé!

FIN.